

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 9

Artikel: Robe de soie : [suite]
Autor: Marcel, Etienne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192209>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et la troupe reprend lentement sa route. Arrivé à la place d'armes, où l'on trouve les détachements des autres villages, on s'abouche amicalement, on cause de la vigne, du trèfle et du bétail. A la fin, lassé d'inaction, et le capitaine n'arrivant pas, on interroge le sergent de Marin sur ce qu'on doit faire :

— *Le faut no cutsi on pou su l'herba et ion fara lo guet derrai clliau bossons po verré veni lo capitaine.* (Il faut nous coucher un peu sur l'herbe pendant qu'un de nous fera le guet derrière ces buissons pour voir venir le capitaine.)

Et un homme se place en sentinelle avancée, tandis que la troupe s'étale au loin sous les arbres, dans une quiétude que l'arrivée de l'officier n'interrompt que longtemps après.

— *Lo vouaitzé, dépatsi-ro,* cria la sentinelle. (Le voici, dépêchez-vous.)

En un instant les rangs sont formés, et la troupe exécute la charge en douze temps sous le commandement du sergent.

Le capitaine s'approche lentement et arrive en présence de la compagnie :

— *Eh bin, coumeint vont te clliao s'homme stu matin?* (Eh bien, comment vont-ils ces hommes ce matin ?)

— *Le vont gros bin,* répond le sergent, *mâ dité cdi, capitaine, no zein manœuvra to lo teimps, vo faut no bailli on repou.* (Ils vont très bien ; mais dites-voir, capitaine, nous avons manœuvré tout le temps, et il vous faut nous donner un repos.)

— *Eh bin, se vo vollandi, no repreindrein dein on momeint.* (Eh bien, si vous voulez ; nous reprendrons dans un moment.)

On forme les faisceaux, et la troupe retourne sous les arbres achever la sieste interrompue.

Un poste de nuit veille à la sécurité d'un village. Une sentinelle arrête les passants au cri de « Qui vit ? » Un interpellé lui répond d'une façon que n'autorisent ni les règlements, ni la politesse :

— *Eh ! tserravoute,* lui crie la sentinelle, *se mon fusi étai tserdzî te verré prau !*

Lê voté dào 15 dê Mâ.

— Eh bin, Sami, ne veint onco avai à vôtâ dein on part dè dzo ; que dis-tou dè cllia loi po bailli onna peinchon su l'ao vilhio dzo à clliao qu'ont dâi pliacc dè la Confédérachon ?

— Ye dio, Abran, qu'on a bin fé dè la fère passâ pè lo refredon. kâ ye vu vôtâ contrè. Ne sé pas porquî on baillerâ dâi peinchons à dâi gaillâ qu'ont dâi bou-nès pliaccs, que sont adé revou coumeint dâi ministrès et que n'ont pas fauta, coumeint no, dè sè borriaudâ à la faulx à dè sè bregandâ à fochérâ pè lè vegnès et à portâ la lotta. On ne no baillè rein, à no !

— Te ne lâi y'é pas, Sami. Clliao dzeins à quoui on vâo bailli onna peinchon quand sont vilhio à bin malâdo, c'est dâi citoyeins que gâgnont l'ao viâ peiniablameint po lo serviço dè tot lo mondo, et qu'on ne sein porrâi pas passâ. Te ne deré pas que lo brâvo Quenet, lo poustiyon, n'affanâi pas cein que gâgnè ein porteint lè lettrès decé, delé, quand dussè traci pè ti lè teimps, que dâi brassâ la nâi, travaissâ lè gonclliès, tri-clliâ dein la vouarga, et la mâiti dào teimps, reveni à l'hotô depourent coumeint 'na renaille. Et n'est pas lo solet. Ora, faut-te ètrè mau l'ébayâi se clliao dzeins ramassont dâi douleu ein faseint cé manédzo, et quand clliao pourro diablo sont vilhio et que ne pâovont pas iet, est-te justo dè lè fourrâ à rebu coumeint on covâi que câolè, à coumeint dâi crouiès charguès ? Et s'on lè gardè, c'est pè pedi, po ne pas lè laissi crévâ dè fan ; tandi que s'on l'ao baillivè 'na petita peinchon, porriont vivotâ sein mé sè bregandâ, et on lè porrâi reim-placi pè dâi dzouveno lurons, tot conteints d'avâi onna pliace, que fariont mi lo serviço et tot lo mondo s'ein trovérâi bin.

— Eh bin po lè poustiyons, ne dio pas. Abran, cein que te dis est prâo veré ; lâi peinsâvo pas ; mâ po clliao que font lè monsu, ein vela, dein lè grantès poustès, ào que vont su lè diligences à bin su lo trein, n'ont qu'à ne pas tot rupâ et à sè mettrè oquiè dè coté, et n'aront pas fauta de 'na peinchon.

— Mâ, mon pourro ami, on vâi bin que te ne sâ pas cein que l'est què dè vivrè pè la vela. Tè que t'es tsi tè et que t'as tot cein que faut po ton ménadzo quasû sein dépeinsâ on sou : pan, bûro, toma, lacé, truffès, ào, jardinadzo, fruita, sein comptâ-lo bossaton, la tsemenâ bin garniâ et lè toupenès plieinès, tè seim-bliè que cauquon que gâgnè dozè ceints francs per an dâi veni retso ! Eh, pourro Sami ! quand se faut lodzi, veti et nuri, que faut tot atsetâ, tant qu'âi rebibès po allumâ lo fû et ào tserfouliet po fère la soupa, faut ètrè rudo ménadzi po poâi veri et tornâ, et pè pou qu'on aussè dè la marmaille, lè dou blets sont rudo molési à niâ. Ora, quand clliao z'homme sont vilhio ào que l'ao z'arrevè on guignon que l'ao grâvè dè travailli coumeint faut, lè faudrâi-te mettrè frou coumeint on vôleit que vo robè ? Cein sarâi bin mau fé ; et ne sarâi què justo dè l'ao bailli onna peinchon, kâ se tè seim-bliè que n'ont pas z'u on travau asse peina-blio que la faulx, te faut peinsâ que l'ont du dzourè dein lè bureaux sein poâi frou et quasû coumeint ein preson, kâ on ne l'ao laissè pas lo lizi dè sailli pi onna demi hâoro sein permechon, et cllia viâ, adé à l'ombro, cein n'est rein tant san.

— Ma fâi, Abran, te pourriâ bin avâi

résou et ora que t'ouïo, pourrè bin tzandzi d'idée ; mâ tè vouldrè onco demandâ oquiè,

— Eh bin, atteinds mè on momeint, y'é oquiè à derè ào syndiquo, et repasséri on bocon pe tard.

(*La fin deçando que vint.*)

ROBE DE SOIE

PAR ETIENNE MARCEL.

III

Madame Bourrichon était une femme de parole. Ce qui fut dit fut fait. Les quatre-vingt-dix billets de rigueur furent promptement placés par l'épicière, chez les locataires de la maison et chez ses clients du faubourg. Rose et moi, nous en primes chacune un, non point par désir d'avoir la robe, mais bien sous l'influence d'une lâche et secrète frayeur.

C'est que cette brave madame Bourrichon — qui savait fort bien, à l'occasion, se rendre redoutable — ne se serait certes pas fait scrupule de mettre, plus que de raison, de la chicorée dans son café et de la cendre dans son poivre, si nous avions refusé de prendre part à sa petite combinaison.

Seulement, une fois le billet pris, l'argent donné, j'oubliai complètement la robe de soie bleue. J'avais déboursé mes deux francs pour l'acquit de ma conscience, et dans l'intérêt uniquement de ma propre sécurité.

Je pense que, dès le début, ma voisine partageait à cet égard ma quiétude et mon indifférence, car ses petits doigts ne cessaient de manier, toujours gaiement, toujours diligemment, le pinceau et la palette. Sa jolie voix, souple et légère, accompagnait encore, toujours joyeuse, toujours vibrante, le doux murmure de la fontaine et les trilles perlés de l'oiseau.

Cependant, un matin, je m'aperçus que quelque chose d'inusité se passait chez ma voisine.

Rose ne travaillait pas, ainsi qu'elle le faisait d'ordinaire à cette heure. La grand-mère n'était pas encore sortie de sa chambre, et il me semblait l'entendre appeler sa petite fille de sa voix chevrotante et demander son déjeuner.

Qu'était donc devenue Rose ? Était-elle couchée ? Était-elle sortie ?... Moi-même je me hasardai à l'appeler une ou deux fois. Peine inutile : Rose ne paraissait point.

A la fin cependant, grâce à un rayon de soleil qui vint sourire à sa mansarde, je vis son ombre vive et mignonne se dessiner sur le mur.

Cette ombre n'était pourtant pas immobile ni songeuse, comme auraient pu le faire croire ce silence et cette immobilité. Bien au contraire, l'ombre était fort active.

Elle penchait, puis relevait la tête ; elle pliait et écartait les bras, semblait chercher à son côté, ou relever quelque objet, devant elle étendu à terre.

A la fin, de plaisir Rose joignit les mains, fit un saut de joie et m'apparut en plein soleil, le regard radieux, les lèvres souriantes et les joues empourprées, traînant après elle les longs plis chatoyants d'une pièce de soie bleue qui miroitait au soleil.

— Quel bonheur ! J'aurai de quoi faire une belle jupe bien large, bien ample ! — s'écria-t-elle. — Et un corsage ouvert, avec un petit gilet ! Et un beau petit mantelet pareil, avec une ruche autour du cou, et un volant dentelé !

Au milieu de ses transports, elle m'aperçut, s'arrêta brusquement, rougit. Puis, la joie du triomphe l'emportant, elle reprit bien vite :

— J'ai la robe, voyez-vous, c'est moi qui l'ai gagnée !... J'avais le numéro 18 : le chiffre de mon âge. Je vous avais bien dit qu'il me porterait bonheur.

O pauvre petite Rose aux yeux bleus ! comme elle était heureuse et triomphante !... Je ne sais pourquoi, en ce moment sa gaieté me fit mal, et sa grande joie me fit peur.

— Mais... est-ce que vous pensez garder cette robe ? — balbutiai-je. — Vous avez si peu de loisirs ! Vous ne la mettez pas souvent.

— Oh ! que si !... J'aurai peut-être plus d'occasions de m'habiller qu'il ne vous semble. Cette année, l'été est si beau ! Nous irons encore à Asnières, après la fête de Vincennes... Toute cette nuit, j'y ai bien pensé, vrai. Je me suis demandé si cela était bien raisonnable.

— En effet, — repris-je aussitôt, — il y a là de quoi réfléchir.

— C'est qu'on a tiré la loterie hier soir — continua précipitamment Rose, qui ne parut pas m'entendre. — Et, à neuf heures et demie, madame Bourrichon est venue m'apporter la robe. Mais, vous comprenez bien, — je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit... Je n'ai jamais eu de si belle robe, non, jamais, voyez-vous ! Ma robe de percale lilas est terriblement passée... Et jugez un peu ! quel avantage ! j'aurai le mantelet pareil.

Ma pauvre petite voisine discourait ainsi, toute à sa joie, à son orgueil. Pendant ce temps, la grand'mère, oubliée, négligée pour la première fois depuis des années d'amour, appelait et s'agitait en vain dans sa chambre où elle était seule.

A la fin, Rose l'entendit et courut l'habiller, non sans avoir pris le temps, tout d'abord, de plier et ranger soigneusement la belle faille bleue. Et la grand'mère, pour satisfaire sa petite fille, impatiente de lui faire partager sa joie et son admiration, dut sans doute s'habiller et déjeuner à la hâte, car je la vis hocher la tête en prenant son café refroidi. Et je remarquai, ce jour-là, que son bonnet blanc tuyauté était posé un peu de travers sur ses beaux cheveux blancs.

Mais Rose, ayant emporté à la hâte la tasse et la cafetière, lui montra la robe, et jasa, sautilla et sourit. Je vis alors qu'elle se réjouissait et souriait aussi, la pauvre vieille femme.

Ce jour-là, ma voisine quitta son ouvrage beaucoup plus tôt que d'ordinaire, et sortit en grande hâte, emportant un paquet.

Elle allait sans doute choisir un chapeau, porter sa robe chez la couturière. Elle resta dehors assez longtemps, et la pauvre grand'mère était seule. Je la voyais hocher impatiemment la tête et se pencher souvent à la croisée.

— Vous vous ennuyez en attendant Rose,

ma bonne madame Dupuis ? — lui criai-je de ma fenêtre.

— Oui, Madame ; je m'impatiente un peu, et sûrement j'ai tort. Une belle petite jeunesse comme elle a besoin de mouvement, de grand air, d'un peu de gaieté. Et elle n'a guère de tout cela, voyez-vous, aux côtés d'une vieille infirme comme moi, ou à sa besogne, avec ses couleurs et ses images.

Rose rentra cependant et, le lendemain matin, elle reprit ses travaux de tous les jours.

Il m'arrivait parfois, néanmoins, de surprendre dans son attitude, dans ses gestes ou ses regards, les traces d'une pensée nouvelle s'établissant dans son esprit en reine, en conquérante. De temps en temps, au milieu de son travail, je voyais son pinceau s'arrêter, sa main retomber sur la feuille, son regard s'en aller bien loin : le front rêvant, le regard cherchant ; l'âme parlant en eux et s'égarant comme eux, dans ces désirs et dans ces rêves.

Un soir, je la vis rentrer, apportant un grand paquet, bien enveloppé, qui paraissait assez embarrassant. Le lendemain, s'élevait sur le mur, en face de la fenêtre, un grand miroir, au cadre mal doré. La couturière vint essayer la fameuse robe ce jour-là, et Rose avait voulu se voir, se trouver élégante et belle. (A suivre.)

Une grosse figue. — Un superbe figuier ornait un jardin de Lavaux. Dans la propriété voisine était un pied de courge énorme, dont les rameaux, grimpant sur un tas de terre, avaient passé par dessus le mur contre lequel s'appuyait l'arbruste, et de là dans les branches de celui-ci, où une courge superbe s'était développée, suspendue dans le feuillage.

Une nuit, deux jeunes Allemands en maraude se glissèrent sous le figuier et se mirent en devoir de se rafraîchir. Au bout de quelques instants, l'un des larrons dit à demi-voix :

— Ah ! c'est délicieux !

L'autre répondit :

— C'est vrai !... J'en ai téjà manché plus d'un douzaine !

— Bas bossible ! reprit le premier, moi ch'ai pas engor manché le moitié du mien.

Grand étonnement du camarade.

Explication : l'autre mangeait la courge.

Une vieille histoire. — Depuis nombre d'années, des lecteurs, bien intentionnés sans doute, persistent à nous envoyer, comme chose nouvelle ou peu connue, la note d'un peintre chargé de réparer les tableaux d'un temple catholique. Nous venons encore de la recevoir d'un de nos abonnés. Eh bien, nous avons le regret de dire que nous l'avons trouvée dans des bouquins qui datent du siècle passé et qu'elle a couru tous les journaux et tous les almanachs. — Il suffit d'en citer quelques lignes pour qu'on sache de quoi il s'agit et pour qu'on ne se donne plus la peine de nous envoyer cette bou-

tade qui, après tout, est d'un goût douteux.

Pour avoir embelli Ponce-Pilate et mis un ruban à son chapeau . . . L. 5
Renouvelé le ciel, ajouté quelques étoiles . . . » 3
Retouché et verni le visage de Sarah » 2
Renouvelé une oreille à Adam . . . » 4
Etc., etc.

Aux ménagères.

La qualité de la viande. — Grâce à quelques indications, faciles à mettre en pratique, on distingue bien la bonne viande d'avec la médiocre, la jeune d'avec la vieille.

Le bœuf de bonne qualité est facile à reconnaître : la chair est ferme, douce, d'une belle couleur rouge et légèrement marbrée de veines blanches ; le gras, lorsqu'il a une teinte blanc jaunâtre, indique que la bête était jeune et en bon état.

La viande de vache diffère en ce que la chair a un grain plus serré ; la couleur est rouge-terre et la graisse est blanche.

On reconnaît la chair du taureau à sa couleur noirâtre et à sa graisse très dure ; de plus, cette graisse répand toujours une odeur de rance.

La chair de veau, beaucoup plus susceptible de se gâter, doit être blanche et la partie grasse très ferme.

Il faut s'abstenir de toute viande de veau qui serait spongieuse et tachée, et dont la graisse serait molle.

Quant au mouton, il doit être compact et foncé ; on doit choisir un gigot rebondi, au manche fin et court, à la chair couleur rouge sombre.

Avec un peu d'habitude, il est aisé, rien qu'au toucher, d'apprécier la qualité de la viande. Lorsque l'on presse une viande quelconque avec les doigts, et que la trace de la pression disparaît rapidement, cela indique que la viande est de bonne qualité ; au contraire, si la vide provoquée par la pression est lente à se combler, la viande est de qualité inférieure.

Quand finit le siècle ? — Telle est la question qui a été fort à la mode ces derniers temps. On s'est demandé avec anxiété quand commençait le vingtième siècle. Était-ce le 1^{er} janvier 1900 ou le 1^{er} janvier 1901 ?

C'est évidemment le 1^{er} janvier 1901. En effet, pour faire un siècle, il faut un intervalle de 100 ans accomplis. L'année 100 a donc fait partie du premier siècle et n'a pas été la première du second siècle ; d'où il résulte que le dix-neuvième siècle finira le 31 décembre 1900 à minuit, et non pas le 31 décembre 1899, comme beaucoup de personnes le croient, par erreur, dans la supputation des années. Et ainsi le vingtième siècle commencera le 1^{er} janvier 1901, de même que le dix-neuvième siècle a réellement commencé le 1^{er} janvier 1801.